



LA LOTERIE ROYALE.



—Pourquoi mettez-vous à la loterie ? disais-je à certain original qui , à chaque tirage, avait la coutume de vider sa bourse dans ces bureaux bariolés de chiffres de toutes grandeurs que l'on rencontre dans chaque rue de Paris. Vous voyez tous les jours votre espoir déçu ; ces millions que vous attendez n'arrivent pas , ne viendront probablement jamais ; votre revenu disparaît

avec votre capital, et bientôt vous serez réduit, pour vivre, aux plus tristes expédients.

— C'est déjà fait.

— Comment un homme de bon sens peut-il sacrifier ainsi tout son avenir ?

— C'est pour mon avenir que je travaille.

— Mais vous perdez toujours.

— Je gagnerai plus tard, je sème pour recueillir.

— Et en attendant...

— J'ai du plaisir pour mon argent.

— Je ne vous comprends pas.

— Et l'espérance, la comptez-vous pour rien ?

Que pouvais-je faire de cinq ou six arpents de terre que mes parents m'ont laissés pour tout héritage : je les louais ; on me payait mal, je les ai vendus. Cela m'a débarrassé de bien des soucis, et surtout d'une correspondance fort ennuyeuse ; j'ai été militaire, et je n'ai gagné, dans la très-honorable carrière des armes, qu'une retraite de huit cents francs et des rhumatismes. Que voulez-vous que je fasse dans ce monde ? je n'ai point d'état, je ne saurais me livrer à aucun genre d'industrie ; quand je serai vieux, il me faudra au moins un domestique, un appartement commode, une vie régulière, agréable, substantielle, et d'où voulez-vous que cela me vienne ? En Amérique, je n'ai point d'oncle qui puisse, au

cinquième acte, faire un heureux dénouement à ma pièce.

— Et vous comptez sur la loterie ?

— Certainement, j'espère, je suis certain ; il faudra bien qu'un jour je fasse comme tant d'autres qui, par ce moyen, sont arrivés à la fortune.

— Et pensez-vous à ceux qui sont morts à l'hôpital ?

— Ceux-là ne savaient pas manœuvrer.

— Et vous ?

— Moi ? soyez tranquille : j'ai une manière de jouer qui, dans un temps donné, doit me procurer les plus beaux résultats.

— Mais, mon cher, il y a impossibilité.

— Ah ! je vous arrête là..... Vous raisonnez mal ; il y a difficulté, je l'avoue ; mais impossibilité, non.

— Vous avez cent mille à parier contre un...

— Soit ; mais, dans ce cas, il me reste un à parier contre cent mille.

— Et sur une telle probabilité vous vous condamnez aux plus grandes privations.

— Qu'importe ! chaque fois que je mets cinq francs sur un quaterne, je suis bien plus heureux que si je les dépensais chez un restaurateur, car j'achète le droit de faire des châteaux en Espagne pendant vingt-quatre heures.

Cette dernière réflexion me parut sublime :

acheter le droit de faire des châteaux en Espagne ! Ce doit être une jouissance, on en fait si souvent sans en avoir le droit. La portière qui s'endort avec son billet sous l'oreiller, rêve qu'elle habite le premier étage, et le lendemain...

... Chacun redevient gros Jean comme devant.

— Oui, mais chacun du moins fut heureux en rêvant.

Allez dans les quartiers populeux de la capitale, placez-vous près d'un bureau de loterie, la veille du tirage de Paris (car c'est celui que l'on préfère, on connaît plus tôt son sort). Voyez toutes ces commères se raconter leurs rêves et discuter gravement les probabilités. Tel numéro est âgé de cent cinquante tirages, il faudra bien qu'il se décide à sortir ; on a consulté la tireuse de cartes ou feuilleté *l'explication des songes* ; chacune de ces dames est munie d'un exemplaire de ce livre intéressant : c'est le bréviaire de la halle. Elles se décident enfin, quand leur tour est venu, car on fait *queue* ; elles s'approchent du fortuné bureau, emportent leur billet, et cherchant à déguiser la joie causée par l'espérance, elles rentrent chez elles, se promettant bien que, le lendemain, tout ce vieux mobilier, ce sale logement, seront abandonnés pour toujours. Le lendemain arrive : quel désappointe-

ment ! le vieux numéro s'obstine à rester dans la roue d'acajou, et l'enfant couvert d'un bandeau noir a tiré celui qui dix jours auparavant était déjà sorti. Il reviendra demain, disait une amante abandonnée, et l'infidèle ne revenait pas. Il sortira du tirage prochain, disent toutes les commères du quartier.

Depuis qu'une loi ou une ordonnance de Charles X a fixé à deux francs, au lieu de cinquante centimes, le *minimum* des mises, le revenu de la loterie royale n'a pas beaucoup diminué. On s'associe : quatre, cinq, six personnes, joignent ensemble leurs capitaux pour courir les chances du hasard, pour acheter un billet. Et tel qui auparavant n'aurait point osé prendre un commanditaire dans cette spéculation de cinquante centimes, ne rougit point d'apporter quatre ou cinq sous à la masse, puisqu'il s'agit d'une somme de deux francs qui peut bien ne pas être à la portée de tout le monde. Cette ordonnance causa de grandes rumeurs chez les fruitières ; les marchandes d'oranges furent courroucées, les chiffonniers crièrent au despotisme, les portières annonçaient à tout le voisinage que le Gouvernement ne pourrait pas tenir, et si nous avions été au temps des émeutes, Dieu sait ce qu'il en serait advenu. Il est certain que cette mesure dépopularisa singulièrement Charles X, et n'a pas

peut-être été tout-à-fait étrangère à la révolution de Juillet.

Et que sera-ce donc lorsque la loterie sera supprimée? Que va devenir tout ce peuple de spéculateurs qui se presse aujourd'hui autour du temple de la fortune? Comment ferez-vous pour lui rendre ses illusions, pour lui donner des espérances? Chaque jour amène, en travaillant, la nourriture d'un jour; mais c'est le nécessaire et voilà tout. Et puis, il faut travailler, toujours travailler; on ne gagne pas assez pour faire des économies, pour se reposer quand on sera vieux. La loterie promet sans cesse qu'on se reposera le lendemain; elle manque souvent de parole, il est vrai; mais enfin elle permet d'espérer, et c'est quelque chose, c'est beaucoup. — « On n'osera jamais la supprimer, me disait dernièrement une marchande d'allumettes de ma connaissance; nous nous révolterions tous. Ah! c'est alors que le Gouvernement trouverait à qui parler. Nous n'avons que ce seul plaisir, et on veut nous l'ôter. Vous autres, vous allez au bal, à l'Opéra (ce qui sans doute est très-divertissant); et nous qui passons notre pauvre vie dans les rues, on veut nous priver de la fortune, on ne veut pas qu'à notre tour nous devenions riches. — Vous avez beaucoup d'éloquence, lui dis-je, mais vous manquez de logique. »

Il est certain que tout ce peuple de portières, de fruitières, et autres *ejusdem farinae*, ne saura que faire lorsque la loterie n'existera plus. Et cependant c'est dans l'intention de le rendre plus heureux que la loi de suppression a été rendue. Il y a tant de manières d'avoir du bonheur dans ce monde; laissez-lui ce qu'il préfère. Faites des lois sur les élections, sur la presse; refaites-les cent fois, peu lui importe, il ne s'en inquiète pas; mais la loi sur la loterie, c'est bien différent: on en a vendu des milliers d'exemplaires lorsqu'elle parut; ce fut un deuil général à la halle; la tristesse régna long-temps à la Vallée, et la consternation fut à son comble au marché des Prouvaires.

Et ne croyez pas que cette classe de la société en fut seule affligée: si le pauvre cherche dans la loterie un moyen de se procurer le nécessaire, de vivre sans travailler, combien de gens riches veulent y trouver de quoi contenter leur passion du luxe; l'envie de se procurer le superflu est peut-être encore bien plus forte chez eux: ceux-là vont dans des soirées brillantes; ils veulent en donner à leur tour; il faut avoir un bel appartement, des meubles somptueux; les revenus sont loin de suffire; un quaterne arrangerait bien les choses, et l'on met à la loterie. C'est pour ces gens-là que sont les entrées secrètes par l'allée

ou la porte cochère, et les bureaux au fond de la cour. Là, sans crainte d'être vu, on place sans intérêt, en renonçant au capital, des sommes énormes, dans l'espoir d'emporter soi tout seul une forte part du budget. On a fait des calculs pendant la semaine, on connaît l'algèbre, on a lu dans de vieux livres, car on dédaigne quelquefois, mais pas toujours, *l'explication des songes*, et peu à peu ces braves gens-là, s'accoutumant à cette idée, ne doutent plus de la réussite. Si la loterie est dangereuse, c'est plutôt pour les riches que pour les pauvres : car les premiers s'y ruinent, et les autres n'y perdent ordinairement que ce qui serait dépensé le lendemain au cabaret. Si elle est sans danger pour les pauvres, que vous importe le sort des riches ? Leur éducation les a mis à même d'éviter le piège ; d'ailleurs, s'ils veulent se noyer, vous ne les sauverez pas ; ils trouveront d'autres moyens.

Et puis, que de gens vont se trouver sans emploi ! Cette armée de buralistes et de commis chargés d'enregistrer le résultat de tous les rêves, de toutes les élucubrations, restera les bras croisés ; ces courriers qui galopent à franc étrier sur toutes les routes resteront couchés près de leurs bidets étonnés d'un si long repos. En apportant plus tôt les arrêts du sort, ils empêchent la concurrence des bureaux clandestins où l'on peut

jouer la modique somme de cinq centimes. Tous les commissionnaires qui, du ministère des Finances, s'élancent au pas de course pour porter aux receveurs, moyennant deux sous, les listes qui doivent accélérer leur travail, devront stationner au coin des rues et grossir le nombre des gens inoccupés. Le télégraphe lui-même ne trouvera plus rien qui le délassera des nouvelles politiques.

Rien n'est superstitieux comme un joueur et surtout un joueur de loterie : il entend donner une adresse, il retient le numéro ; un fiacre passe, au même instant il prend les trois chiffres de l'étiquette, il les décompose, et va faire sa visite au bureau favori : car ne croyez pas qu'il soit indifférent d'aller ici plutôt qu'ailleurs ; M. D***, l'original dont je vous ai déjà parlé, ne connaissait qu'un bon bureau dans Paris : c'est celui qui existait sur la place de la Bastille, contre le jardin Beaumarchais ; il traversait tout Paris pour y aller faire sa mise. Ce jour-là notre homme endossait un vieil habit vert ; l'habit vert était de rigueur, parce qu'un jour il avait gagné, là, quelque chose ainsi vêtu ; pour rien au monde il n'aurait voulu s'habiller autrement ni aller ailleurs. Depuis ce temps, la maison a été démolie pour faire place au canal, et il disait que cette entreprise avait dérangé tous ses calculs, qu'elle lui

portait un grand préjudice. Il va maintenant au bout de la rue Saint-Jacques; il a eu le bonheur de rencontrer un bureau qui est loin de valoir celui de la Bastille; mais il est *passable*, et faute de mieux il paraît s'en contenter.

Il fut un temps où ce brave homme venait me visiter tous les matins pour me demander les numéros que j'avais rêvés; il fallait bon gré malgré lui raconter mes songes de la nuit. Ennuyé de ces visites qui se prolongeaient trop, je finis par lui donner quatre numéros chaque fois qu'il se présentait chez moi; il sortait et j'étais débarrassé. Je restai trois mois sans le voir. Un jour nous nous rencontrons sur le boulevard.

Eh bien! lui dis-je, vous ne venez plus chez moi.

— Non, il fera beau temps quand j'y retournerai.

— Pourquoi donc?

— Vous devez le savoir.

— Vous paraissez fâché.

— Je le suis.

— Expliquez-vous.

— Vous m'avez trompé.

— Moi?

— Oui.

— Quand? comment? en quoi?

— Vous m'avez donné des numéros, en disant

que vous les aviez rêvés; mais je suis certain que ce n'est pas vrai, car ils ne sont pas sortis.

Semblable à tous les joueurs, M. D*** avait des créanciers qui le persécutaient: « Revenez le 5 du mois prochain, je vous paierai. Si vous éprouviez encore quelque retard, ce serait pour le 15 ou le 25; il est impossible que mes fonds n'arrivent pas à cette époque. » Les jours qu'il assignait pour le paiement de ses dettes sont ceux où se font les tirages de la loterie de Paris, et il comptait sur la sortie de certains numéros paresseux.

Il gagnait quelquefois de petites sommes, et ces jours-là Véry, Beauvilliers, les Frères provençaux, étaient certains de recevoir sa visite. Quand il n'avait plus le sou, notre original dinait chez des parents qui demeuraient au faubourg Saint-Antoine. On attendait une cousine mariée en Bretagne et que M. D*** n'avait pas vue depuis vingt ans: élevés ensemble, ils auraient eu grand plaisir à se revoir, et chaque jour la prochaine arrivée de la cousine était l'objet de la conversation. La veille d'un tirage de la loterie de Paris, après avoir fait sa promenade accoutumée à la rue Saint-Jacques, il partit pour aller coucher à la campagne chez un de ses amis. Il devait y passer trois jours: c'était une partie convenue depuis long-temps, et, malgré son vio-

lent désir de voir sortir les numéros de la roue, il ne put s'en dispenser.

Mais il prit ses précautions, et avant son départ il dit au domestique de la maison : « Demain matin à dix heures, au moment où l'on affichera les numéros sortis, à la porte du bureau voisin, tu verras si ceux dont je te donne la liste s'y trouvent; si, comme je l'espère, tu les vois encadrés sous le verre, tu m'enverras sur-le-champ un commissionnaire pour m'en prévenir; il sera bien payé de sa peine. Je vais à quatre lieues de Paris, à Chenevières-sur-Marne, chez M. ***; la route est par Vincennes, Saint-Maur et Champigny. » Le domestique promit d'être exact, et on se sépara.

Chenevières est placé sur une côte fort élevée d'où l'on découvre une vaste étendue de pays. Le lendemain, notre joueur, armé d'une lunette, cherchait à voir si le porteur de l'heureuse nouvelle arrivait. Tout à coup il aperçoit un homme qui marche au pas accéléré. Si c'était lui! Voyons encore... Peu à peu l'objet devient plus distinct : quel bonheur! je ne me trompe pas. Enfin il reconnaît à ne plus en douter le commissionnaire qui stationne habituellement au coin de la maison où il dine lorsqu'il n'a pas le sou. « J'ai gagné, s'écrie-t-il aussitôt; je le savais bien que ce quaterne sortirait un jour. » Il fait ses

adieux! on veut le retenir, il n'écoute rien; il part à pied, il court, il vole. Entre Chenevières et Champigny, il rencontre le commissionnaire :

— Eh bien! lui dit-il, c'est pour moi que tu arrives, n'est-ce pas? je t'ai reconnu de loin.

— Oui, monsieur; je viens pour vous dire qu'on vous attend à Paris.

— Bon, et qui est-ce qui t'envoie?

— C'est Baptiste, le domestique de...

— C'est cela.

— Il m'a dit comme ça que vous seriez joliment content.

— Certainement, et tu le seras aussi : voici dix francs pour boire; il faut bien que tu te ressenties un peu de mon bonheur.

— Merci, monsieur; voilà une bonne journée.

— Ah ça! nous ne pouvons pas aller à pied, il nous faut une voiture.

— Nous en trouverons à Champigny.

— C'est-à-dire que nous aurons un *coucou* et de bien mauvais chevaux.

— Pour ça, c'est vrai. On dit que le maître les achète à la douzaine, et qu'on lui donne toujours le treizième par-dessus le marché.

— C'est détestable de ne pas pouvoir être bien servi en payant; mais patience, cela ne durera pas long-temps encore.

— Lorsque les chevaux sont en route, ils vont assez bien par habitude.

— Je donnerai pour boire au cocher.

— Le cheval marchera, trottera, galopera.

On arrive chez le loueur de voitures.

— Allons, crie M. D***, attélez tout de suite le meilleur cheval au meilleur cabriolet; il faut que je parte à l'instant.

— Monsieur veut aller à Paris?

— Oui.

— Monsieur sait que c'est aujourd'hui dimanche?

— Qu'importe.

— Nous n'avons que ces jours-là de bons, nous ne gagnons rien dans la semaine.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi?

— C'est pour dire à monsieur qu'il lui en coûtera deux pièces de cent sous pour partir de suite.

— Je vous donne 20 francs, et dépêchons-nous.

Cette manière de s'exprimer est sans contredit la plus éloquente, et vaut mieux, pour se faire obéir, que toutes les phrases de l'académie. Sur-le-champ les garçons courent l'un à l'écurie, l'autre à la remise, le cabriolet se trouve attelé en un clin-d'œil, on part, on est parti. Chemin faisant, M. D*** s'entretenait avec le cocher : il lui faisait compliment sur l'adresse qu'il déployait en dirigeant une mauvaise rosse; enfin

il lui demanda s'il serait en état de conduire une voiture à deux chevaux dans Paris.

— Certainement, monsieur, et ce ne serait pas la première fois : vous avez entendu parler de M. d'Entrecasteaux?

— Oui.

— Quand j'étais petit garçon, c'est moi qui avais l'honneur de porter sa carnassière à la chasse.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Il avait le meilleur cocher de Paris, et je suis son élève.

— Voulez-vous entrer à mon service? je vais avoir un équipage; vous aurez douze cents francs de gages, vous serez habillé, logé, nourri, blanchi....

— Ah! monsieur, c'est tout comme si vous demandiez à un ivrogne s'il veut boire un verre de bon vin.

— Vous acceptez... C'est entendu. Voilà mon adresse; venez demain vous installer chez moi. Vous paraissez un bon garçon : vous connaissez-vous en chevaux?

— Je crois bien! voilà vingt-cinq ans que je vis avec eux.

— Il m'en faut deux: je les veux beaux et bons; nous irons les choisir ensemble.

— Que monsieur soit tranquille; bien fin sera le marchand qui m'attrapera.

— Je crois que j'en achèterai trois, car il n'est pas bien de mettre au cabriolet un cheval qui va à la voiture : il perd son pas, et....

— Monsieur a raison.

— Réflexion faite, j'en achèterai quatre, car il me faut un cheval de main, et je ne puis pas monter un cheval de carrosse : ils ont le trot dur, et pour aller au bois de Boulogne....

— Dame, cela secoue, il faut être habitué ; monsieur aura sans doute un coupé, une calèche ?

— Oui, et un landau.

— Un landau, c'est bon à deux fins.

— Un tilbury et un cabriolet.

— Mais, monsieur, je ne pourrai pas soigner tout seul quatre chevaux et cinq voitures ?

— Vous avez raison.

Alors s'adressant au commissionnaire, qui était en *lapin*, M. D*** lui offrit chez lui la place de palfrenier, ce qui fut accepté avec reconnaissance.

— Ah ça ! dit-il à ses gens, je suis bon maître ; mais songez que je veux être servi avec zèle, que mes chevaux soient bien pansés, mes voitures toujours propres ; et comme mes harnais sont tout neufs, j'entends qu'ils soient tenus dans le meilleur état possible. Dites donc, cocher...

— Plait-il, monsieur ?

— Ce pays me conviendrait assez, l'air y est bon : connaissez-vous quelque château à vendre dans les environs ?

— Dame ! il y en a un de beau château près d'ici, avec quatre cents arpents d'enclos, des bois, des prés, des....

— Je l'achète. Y a-t-il dans les environs de quoi s'étendre ? Croyez-vous que les paysans voudront me vendre quelques centaines d'arpents de plus ?

— Certainement... mais vous les paierez bien cher.

— Je paierai.

— Il y a tout auprès de ce château une belle pièce de terre qui vous conviendrait fort.

— A qui appartient-elle ?

— A M. le marquis de.... ; mais il ne veut pas la vendre.

— C'est bien désagréable : ces gens-là tiennent à leur propriété, parce que leurs aïeux les ont possédées. Est-il riche, le marquis ?

— Oh ! que oui.

— Il n'a peut-être pas d'argent comptant, c'est peut-être un riche mal aisé. Enfin, nous verrons ; car ce n'est rien d'avoir un parc pour se promener, il faut encore, pour se plaire à la campagne, une belle chasse : on invite ses amis et on passe le temps d'une manière agréable.

— Si monsieur aime la chasse, c'est là qu'il y en a une belle.

— Où?

— Ici, de l'autre côté de la Marne, dans la garenne de Saint-Maur.

— Il y a beaucoup de gibier?

— S'il y en a! Il y en a tant que c'en est gris.

— Je l'achète. Croyez-vous que l'on pourrait faire un pont pour joindre mes propriétés de ce côté avec ma chasse?

— Dame! je ne sais pas.

— J'en obtiendrai la permission : dans ce siècle, avec de l'argent on a tout.

— Ah! pour ça, c'est vrai; avec du *quibus*...

— C'est que plus j'y pense, et plus je vois combien ce sera commode pour moi d'avoir un pont qui joigne mes deux terres.

— Dans ce moment, il y a un bac.

— Rien n'est plus ennuyeux qu'un bac : on n'en finit pas, et puis, lorsqu'on en a besoin, il est toujours sur la rive opposée.

— Monsieur a bien raison.

— Vous verrez comme tout va marcher dans trois mois, vous ne reconnaîtrez plus ce pays-ci.

— Ce sera bien heureux pour les ouvriers, ça leur procurera de la bonne ouvrage.

— Je les occuperai tous à dix lieues à la ronde.

En faisant des châteaux en Espagne, en ache-

tant les terres qu'il voyait, D*** arriva au faubourg Saint - Antoine avec son cocher et son palefrenier. Il descendit chez son parent, et Baptiste fut la première personne qu'il rencontra.

— Tu es un brave garçon, lui dit-il, de m'avoir prévenu de suite.

— Je savais bien que cela vous ferait plaisir.

— Tu seras bien récompensé : car, vois-tu, à présent que je suis riche, je n'imiterai pas certaines gens que je connais; je saurai me faire honneur de ma fortune.

— Vous êtes riche? ah! tant mieux.

— Parbleu! j'ai gagné huit cent mille francs.

— Quand?

— Ce matin.

— Où?

— A la loterie, tu le sais bien.

— Moi?

— N'est-ce pas pour cela que tu m'as envoyé le commissionnaire?

— Non, j'ai oublié d'aller voir si vos numéros étaient sortis.

— Et pourquoi l'as-tu fait partir?

Parce que votre cousine est arrivée, et que depuis ce matin elle demande à vous voir.

— Que le diable emporte ma cousine.

Es. BLAKE.